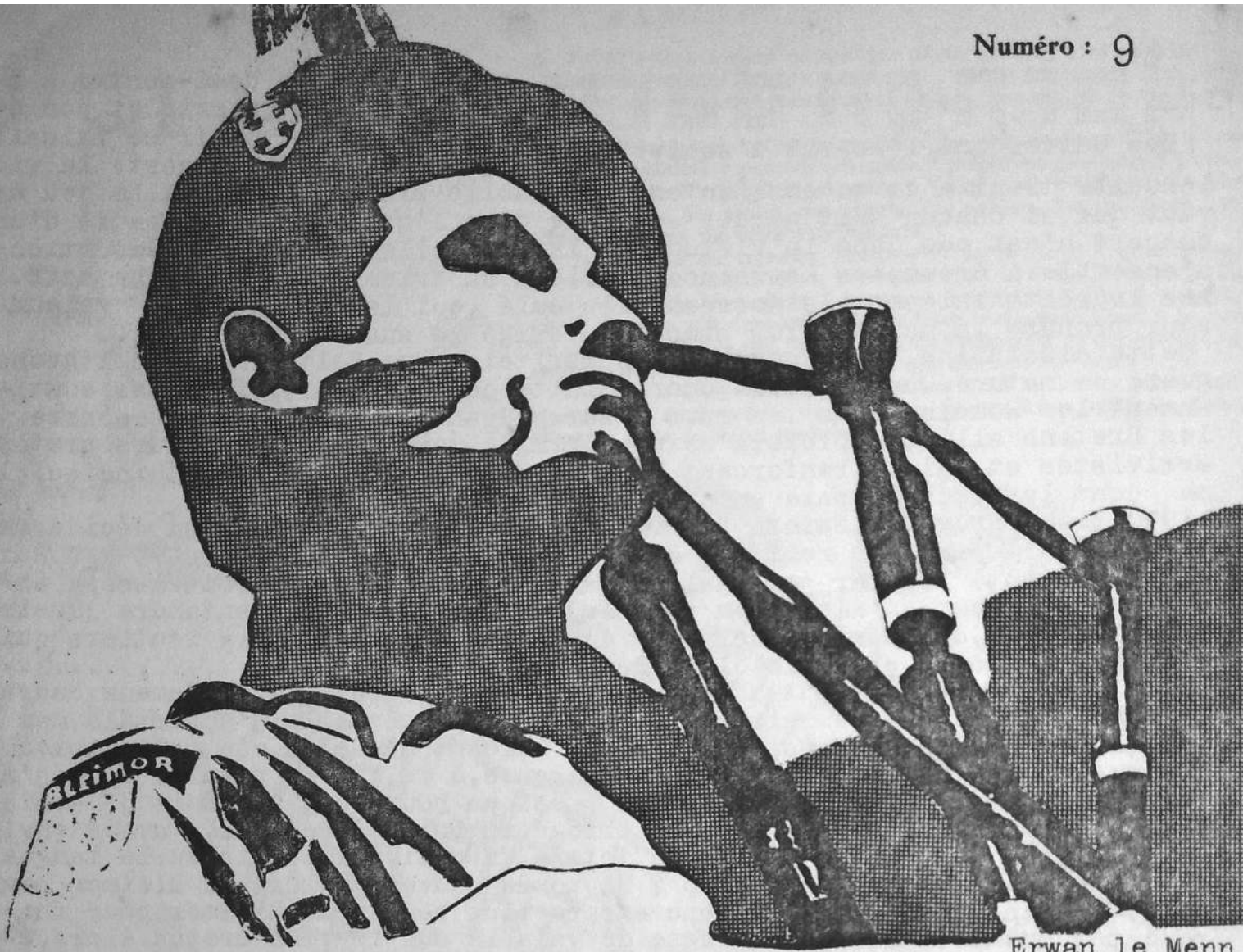




Sturrier bleimor

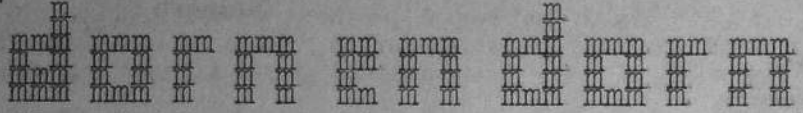


Erwan le Menn

VIVRE en équipe

Si elle veut redevenir jeune, la jeunesse bretonne doit retrouver le sens de la grande œuvre accomplie en commun. C'est le privilège magnifique des jeunes d'avoir la candeur de se donner, de rechercher le sacrifice, fût-il obscur, au service de l'équipe. De tous temps, dans tous les pays, les enfants ont formé de ces bandes, plus ou moins secrètes, qui se proposaient de merveilleux desseins, accomplissaient d'étonnantes prouesses. La fidélité à la tribu, au clan, au chef, est la première qualité d'un héros pour les adolescents, et le personnage le plus vil, le plus méprisé est le traître. Il faut que ce sentiment primitif, mais vrai, naturel, de l'équipe, renaisse au cœur des jeunes Bretons. Qu'il renaisse non seulement dans les lectures et les jeux des enfants, mais dans la vie, dans le travail, dans les cités des grandes personnes. Aucune entreprise, aucune famille, aucune nation ne peut vivre sans cet esprit d'équipe qui doit être apporté à la collectivité surtout par les jeunes.





"Les Guides ont l'esprit d'équipe"(Loi)

Un match:le demi-centre a é-
merveillé la galerie et son é-
quipe est battue:il ne faisait
que son jeu.Un concert: le vio-

loncelle tient à ce qu'on l'entende.Le public siffle,mécontent.Le jeu ne
vaut que si chacun sait garder sa place dans l'orchestre.La beauté d'un
concert n'est pas dans la virtuosité individuelle mais dans l'exécution
d'ensemble.A Brest,les Kevrennoù défilent au triomphe du dimanche soir.
Les lauréats laissent le morceau très calé ,qui les mettrait en valeur,
pour prendre la marche plus simple qu'exige le succès du défilé...

Cette discipline est d'autant plus méritoire que,Celtès,nous ne l'avons
guère de nature.Quand Vercingétorix lutte contre César,les Eduens souti-
ennent les Romains.Sous les murs d'Auray,Jeanne la Flamme lutte contre
les Bretons alliés à Blois.A Saint-Aubin du Cormier.des seigneurs bretons
arrivistes et jaloux,renforcent l'armée d'invasion:désunion et indiscipli-
ne dont la Bretagne paie encore la note.

1950:Bleun-Brug des Saints de Bretagne-Le Clan Bleimor-Roazon décide:on
transporte à pied les reliques de Saint Melaine.Une châsse de 75 kgs.Huit
jours à trente kms par jour.Nul ne saura si Padrig a eu droit à sept am-
poules,cependant qu'Alan s'en est tiré avec quatre.Nul n'entendra jamais
parler d'Alan,de Padrig,d'Hervé ou autre.Ce ne sont pas dix routiers qui
ont fait la route,c'est le clan Bleimor.....

J'ai cru,en m'inscrivant à la patrouille,que je faisais un fameux cadeau
à Bleimor dont la reconnaissance se devrait perpétuelle:j'apportais mes
idées lumineuses,mon sens pratique,mon adresse manuelle,mon goût musical.
Comme j'avais encore un brin d'intelligence,à la fin du premier mois,j'ai
compris que les copains en savaient aussi un bout,et qu'en fait j' avais
tout à apprendre.Quand le chef interrogeait sur la Bretagne,j'avais envie
de fuir pour cacher mon ignorance totale.Un biniou ? Jamais vu.La langue?
Un mystère.La technique de camp ? Un monde nouveau. Alors,si Bleimor peut
avoir besoin de moi,j'avais donc encore plus besoin de Bleimor pour fai-
re,à mes quinze ans,quelque chose de valable sur le plan breton.Alors,é-
tait-ce moi en définitive qui devait compter ou bien la patrouille ?

Et je compris que la patrouille,en me guidant et en m'encadrant,m'appor-
tait économie de temps,d'effort,d'argent même parfois,me soutenait de l'
amitié des coéquipiers,me redonnait du courage quand le coeur n'y était
plus,m'évitait erreurs et sottises,m'épaulait même dans ma marche vers
Dieu: je n'osais plus traiter Dieu avec ma désinvolture et ma négligence
coutumières et je n'étais pas très fier de moi devant la générosité des
autres."Là où deux ou trois d'entre vous se réunissent en mon nom,je suis
au milieu d'eux..."

Et je compris que,si au prochain concours des kevrennoù je sonnais des
fausses notes,mon honneur à moi,Yann,était peut-être atteint,mais que ça,
ce n'était pas grand chose.Mon incurie flanquait à terre l'honneur même
de Bleimor, et voilà ce qui comptait.La question n'était donc pas que j'
épate mes camarades,mais que la patrouille marche et se donne à fond pour
que marche la troupe elle-même.J'ai compris que la troupe ne marche que
si marchent les patrouilles et qu'il suffit qu'un patrouillard reste à
la traîne pour que la marche de l'ensemble de l'unité soit ralentie.....
....Ainsi,fort de la cohésion de ses diverses unités,Bleimor progresse ir-
résistiblement sur les deux fronts où se trouve engagé son honneur:sur le
plan du scoutisme où la communauté n'a pas failli à l'idéal proposé par
Bretons ne veulent plus accepter passivement que l'un des mouvements de
jeunesse les plus solides de Bretagne,écarte le Fait Breton,la nature et
la culture celtiques,dans le programme de formation chrétienne et humai-
ne que nous propose l'idéal scout.

"Stank ha stank,c'hwec'h ha c'hwec'h,e ri"(Bale Arzhur:Barzhaz-Breizh).
J.C.

CLAN

Le mot « Clan » vient du gaélique *Clann* qui veut dire : *famille*. Un clan, c'est une grande famille où l'on est lié par le sang et la destinée. C'est une communauté où certaines choses sont mises en commun.

Les entreprises du Clan sont-elles « communautaires » ? Les a-t-on choisies *ensemble* ? pensées *ensemble* ? préparées *ensemble* ? exécutées *ensemble* ? critiquées *ensemble* ? Votre camp d'été par exemple. Avez-vous des gestes, des chants, des prières, des traditions... où s'exprime l'âme de votre communauté ?

Mettez-vous en commun l'entreprise de la vie ? Pratiquez-vous l'entraide matérielle : caisse commune pour le camp, dépannage du type en chômage ou malade ? Avez-vous le souci de veiller à ce qu'un tel ne s'engage pas dans une voie professionnelle sans issue, à ce que celui-ci ne se claque pas par manque de sommeil, à ce que celui-là ne se gâche pas son cœur et celui d'une fille dans un flirt malsain ?...

Avez-vous assez de confiance les uns dans les autres pour avoir la simplicité de demander de l'aide : le secours d'une prière ou d'une affection dans de dures tentations ?



Nous considérons cette communauté comme capitale pour deux raisons :

1° Vous voulez entrer dans le monde des hommes, prendre votre place dans la grande communauté humaine. Mais vous sentez que vous n'en avez pas encore les moyens : dans la cité, dans la profession, dans la paroisse, vous ne pesez pas. Vous n'avez pas encore assez de poids pour agir efficacement dans les grands partis et les grandes affaires. C'est pourquoi il vous faut une société à votre taille : le Clan.

2° Mais cette communauté n'est pas un ersatz des communautés d'adultes. Elle a sa valeur en soi. Elle n'est pas seulement destinée à vous aider à vivre plus intensément. Plus qu'un moyen elle est un but et vous êtes à son service.

Le plan suprême de Dieu est de nous rassembler en un dans l'amour (Recherchez les textes de Saint Jean, XVII, 22-23, ou de Saint Paul, par ex., Ephésiens I, 10).

Quand nous formons une communauté c'est une cellule de l'Eglise que nous constituons, c'est un morceau du Temple de Dieu que nous construisons.

En réalisant une vraie communauté, nous sommes efficacement les ouvriers du Royaume de Dieu, et nous rendons témoignage à Dieu. Les premiers chrétiens, dont nous parlent les Actes des Apôtres, ont converti le monde par le choc de leur vie communautaire : « Voyez comme ils s'aiment » disaient les païens. Mais ils s'aimaient pour de bon. (Actes, III, 44-47 ; IV, 32-35).

Les premiers chrétiens des temps nouveaux, ceux de la mission de Paris par exemple, bouleversent ceux qui les voient parce que leur communauté fait choc.

Tant que votre communauté de clan ne donnera pas envie aux autres d'en faire partie, vous n'aurez pas réalisé une communauté au signe du Christ.

« A ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples ». (Jean, II, 35). Tant que le Christ ne sera pas l'âme de votre communauté, vous ne réaliserez pas l'objectif N° 1 de votre Clan, une communauté qui fasse choc.

Qu'avez-vous mis en commun dans votre Clan ?

A Joly

Scoutisme & Celtisme

L'homme et la communauté

Les échanges de services qui reviennent sans cesse dans les « challenges » et les défis de la chevalerie arthurienne ne sont pas limités chez le Celte à la fraternité militaire qui poussait nos ancêtres dans la bataille à lier leurs poignets par des chaînes d'or pour rester unis à leurs frères d'armes dans la mort et dans l'immortalité. « Hospitaliers, simples et spontanés, les Celtes se portent volontiers au secours de celui qu'on opprime », disait déjà Strabon avec étonnement. Ces tendances altruistes subsistent dans le peuple breton. « Assistant un jour à une tempête sur nos côtes, écrit A. Calvez, j'ai eu la révélation que le Breton se réalisait pleinement dans l'homme qui se jette dans une barque, à travers les flots démontés, pour sauver des inconnus, sans témoin et sans espoir d'une récompense ».

« Savoir servir est une vertu bretonne. Servir est la fin vitale du Breton. Il sert quelqu'un ou quelque chose, mais il sert... Quand un Breton a trouvé son maître, il le sert jusqu'à la mort » Tanguy Malmanche. Préface de « Salaun le Fou ».

Le sentiment de la tribu, dans le sens vertical, s'exprime dans le service des chefs du sang. La chouannerie est un exemple de ces réactions collectives qui faisaient le bloc des Celtes derrière leurs seigneurs et leurs chefs de clans. Le sens concret de la fidélité celtique qui s'adresse plus à l'homme qu'aux idées et au saint qu'à la doctrine, a donné son caractère spécial à la politique irlandaise en Amérique.

Tous les Bretons dont l'esprit de clan s'est conservé dans le cadre des paroisses primitives, se veulent membres d'une grande famille dont l'extension dépasse le cousinage le plus éloigné. Les termes de politesse du peuple breton sont empruntés au vocabulaire de la parenté. Une femme âgée que nous appelons « grand'mère », nous répond : « mon fils ». Elle dit « frère » à un homme de son âge. Les amies de nos mères sont nos « tantes ». L'appellation d'homme à homme traditionnelle est « kenderv », « cousin ». Les expressions « cousin » ou « oncle à la mode de Bretagne » servent d'ailleurs dans de nombreux pays à désigner des parentés lointaines ou fantaisistes.

Toute la Société celtique s'articule comme un clan immense et hiérarchisé autour du culte des héros et des morts. Comme l'a dit Henri Waquet : « Le caractère collectif qui marqua partout l'art médiéval s'affirma plus fortement et se maintint plus longtemps en Bretagne qu'ailleurs. La tradition commune de la race porte, soutient l'individu ». Le costume du canton, chez le Breton, n'est pas une décoration individuelle mais représente une discipline vestimentaire, une forme pour faire entrer chacun dans un tout. A l'occasion des pardons, le groupe prend conscience de lui-même, emporté dans un grand élan d'esprit communautaire. Les hommes se rapprochent, les milieux sociaux, les générations se rejoignent, tous communient dans les mêmes joies et dans les mêmes prières.

« Le Fort porte le Faible », dit la Très Ancienne Coutume de Bretagne qui fait par exemple une obligation aux voisins de celui qui veut construire une maison, de l'aider dans le transport des matériaux.

Le Celte va « du vivre en commun au penser en commun ».

« Qu'est-ce qu'un camp scout, sinon une expérience de vie en commun ? Réalisée à l'état pur dans un petit groupe où l'attrait du plein air et des activités stimule toutes les forces vitales, elle agit profondément sur l'imagination et le comportement des jeunes. Cette communauté possède un esprit et un corps ; elle les atteint par ses règles extérieures, ses cérémonies et ses fêtes, son uniforme, ses chants et ses traditions. Immérgé dans ce milieu, un jeune ne peut faire autrement que d'en adopter les mœurs. Une solidarité de tous les instants est imposée par les conditions mêmes de la vie... Tout est partagé : le vivre et le coucher, le travail et le jeu, la prière et la vue des beaux horizons. Dans la fatigue et la marche en commun, un adolescent apprend à connaître le réconfort du coude à coude. Il éprouve le rapprochement premier, la chaleur humaine qui existe entre ceux qui mangent le même pain » (1).

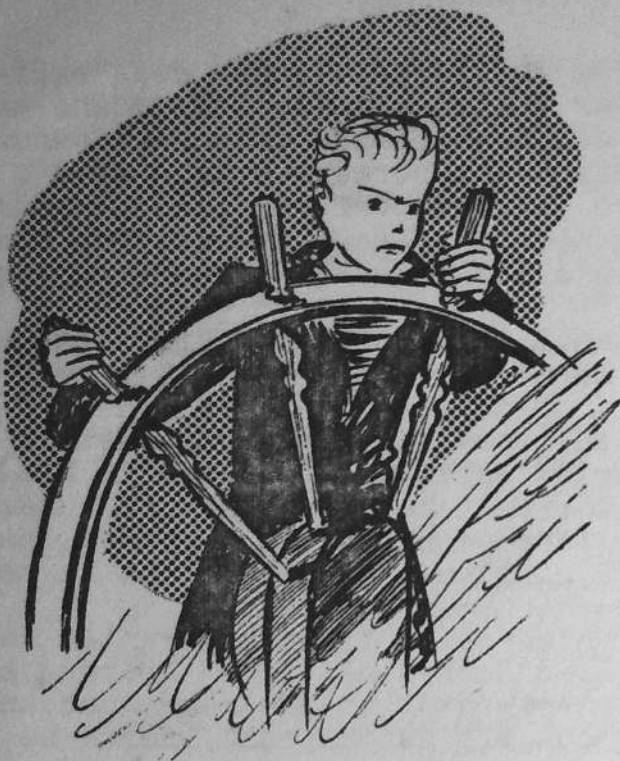
Les Scouts chantent en chœur et dansent en files.

Par la confiance qu'il fait à de tous jeunes chefs et aux garçons eux-mêmes, par son horreur des surveillants, par son souci de développer l'initiative, l'autonomie et la cohésion des « patrouilles », le scoutisme constitue un véritable ordre par le dedans, aussi opposé aux coercitions extérieures que peut l'être le celtisme lui-même. Méthode basée sur la foi dans la bonté foncière des jeunes, en opposition aux conceptions éducatives dites « jésuitiques », le scoutisme rejoint l'optimisme que le Celte nourrit à l'égard des hommes de sa race. L'ordre scout basé sur le sentiment d'une fraternité et sur le sens concret de la fidélité aux chefs, aboutit à une hiérarchie aussi complexe que les vieilles hiérarchies galates, irlandaises ou féodales.

C'est en fils des Celtes que Baden-Powell a créé une nouvelle chevalerie.

P. KERAOD.

(1) Pierre Goutet. « Humanisme Routier ».



FILS DE MARINS

C'était le jeudi 18 avril 1940...

Tous les bateaux de pêche, fraîchement repeints, avaient, dès le matin, quitté le port du Conquet. La mer était calme, mais l'horizon, obscurci par une masse de nuages noirs, immobiles, était inquiétant. Soudain, vers midi, une tornade transforma en un instant l'aspect paisible de la mer en une vision d'effroi. A la pointe du phare de Kermorvan, et d'un bout à l'autre de l'horizon, des vagues monstrueuses déferlent avec un épouvantable fracas. Le vent hurle, secouant frénétiquement tout ce qu'il rencontre...

De toutes les maisons de la digue et du quai des femmes sortent, arrachées à leurs besognes par la même angoisse : où sont les bateaux ?

Ah ! en voilà qui rentrent ! Doubant la pointe de Kermorvan, entre des trombes d'eau qui les happent, on aperçoit des bouts de mâts, et de misérables loques de toile, avec, de temps en temps, un semblant de coque... Comme c'est long d'attendre ! Enfin, voilà les hommes... Ils descendent à terre, trempés, grelottants... Brièvement, car ils sont épuisés, ils racontent comment ils ont failli perdre leur vie : « Le ciel était devenu noir, on a été pris dans un tourbillon et des « mûlons » d'eau s'étaient abattus sur le pont... Et la grand-voile ! Ah ça, c'était le plus dur ! et pourtant, si on ne l'amenait pas on était perdu... Après ? Ben dame, après, il n'y avait plus qu'à se laisser drosser par le courant... »

Hélas ! toutes les barques n'étaient pas rentrées, et le vent n'avait pas encore molli, ni l'angoisse, qui continuait à retentir à la digue la population, les femmes surtout, dont chaque heure augmentait l'angoisse.

Regardez... voilà encore un bateau qui a réussi à franchir la terrible passe. C'est un Camaret qui vient en relâche... le patron pleure... il vient de voir au large, un homme étendu sur l'eau, une bouée autour du corps, il a risqué, pour l'atteindre, son bateau et sa vie... Impossible... Était-il mort ? vivant ? Le même mot sort de toutes les lèvres... Le canot de sauvetage ? Oui, bien sûr, mais il n'y a ni canotiers, ni mécanicien...

Le Sémaphore de Saint-Mathieu signale un bateau en perdition dans la baie de Port-Liogon... au même moment, c'est

Corsen qui avertit que trois petites barques sont en détresse au nord. Déjà un mousse de dix-huit ans a crié :

— Allons, on y va ?

En deux bonds, il est arrivé à l'abri du canot... un mécanicien volontaire se présente, c'est un malade, qu'importe ? Il y a des hommes à sauver ! Dès qu'ils ont entendu la corne d'appel, de jeunes gars, presque des mousses, accourent... vite... les cirés... les bottes, les bouées de sauvetage autour de la taille... le canot s'élanche sur le chariot comme s'il était pressé, lui aussi. Ça y est, une fois de plus, le Nalie-Leon Drouin a pris la mer.

— Ils vont perdre leurs vies, dit une femme de pêcheur.

Et, le courage lui manquant, elle tourne la tête...

Ah ! les nouvelles, le canot de sauvetage rentre... les garçons, ruisselants, fourbus, n'ont rien vu... ni le pauvre noyé, ni les petits bateaux en détresse. Sans doute, ont-ils pu atteindre le port voisin de Lampaul...

En effet, les bateaux avaient pu se réfugier à Lampaul et les hommes attendirent la fin de cette « furie de temps » tout en vidant, vidant sans cesse une seconde, l'eau qui s'engouffrait dans leurs barques.

3

L'endurance de ces marins, leur héroïsme sont depuis toujours connus. Oui, mais à bord de la Tzigane, un bateau de pêche du Conquet, il n'y avait pas que des hommes...

Le lendemain matin, après la répétition de catéchisme, alors que nous évoquions avec les enfants les angoisses de la veille et le secours que nous apporte la prière en tels moments, l'un d'eux, Yann, me dit tranquillement :

— Nous aussi, on avait vu le noyé avec sa bouée autour du corps ; on a bien essayé de l'avoir, mais on n'a pas pu.

Yann a dix ans... il est plutôt petit pour son âge mais il est déjà fort comme un turc... trapu, avec, ses cheveux pâles, ses yeux bleu clair, de vrais yeux de marin et son teint cuivré, il a une figure énergique, presque brutale. Il n'est pas bavard, et se sert plus volontiers de ses poings — ce qui est très mal — que de la parole pour appuyer ses arguments quand il discute avec ses copains...

Il a beau être un « dur », je crois avoir mal compris et l'interroge :

— Dis donc, Yann, tu étais en mer, hier, par ce temps ?

— Dame, bien sûr que j'y étais ! Il fallait bien aller relever les casiers, mon père n'avait pas envie de les perdre ! et comme il n'y a qu'Armand d'embarqué avec lui (un mousse de dix-sept ans), le jeudi et le dimanche après-midi, j'y vais aussi...

Je n'en crois pas mes oreilles et j'insiste :

— Mais pendant cette effroyable tornade où étais-tu ?

Je l'imaginai déjà à moitié mort de peur au fond de la barque et guéri à tout jamais des joies de la navigation.

— Où j'étais ? au gouvernail.

Au gouvernail ? Les deux mots ont claqué comme un défi : J'en reste abasourdi... tous les gars écoutent, bouche bée et sans la moindre vantardise, Yann continue :

— Il fallait bien, on a été pris dans un vrai tourbillon. le bateau était plein d'eau, la mer embarquait sans arrêt, mon père et Armand avaient assez à faire à tirer les casiers hors de l'eau, alors mon père m'a dit : « Tiens la barre, fils, si tu peux et croche bien dedans... » Alors j'ai pris le gouvernail et j'ai souqué le plus dur que j'ai pu. Et puis l'eau entraît toujours. Alors, il fallait pomper, pomper sans cesse. pendant des heures, sans ça on coulait, chacun faisait à son tour.

Et, il ajouta d'un ton brusque :

— J'ai fait ma part comme les autres.

Nous sommes tous ahuris, littéralement, par ce récit.

— Mais mon pauvre garçon, tu devais être transi de froid, trempé jusqu'aux os !

A ces mots, un de ces camarades, Guillaume, m'interrompt :

— Trempé ? oh ! celui-là n'est jamais mouillé, c'est un vrai canard de mer !

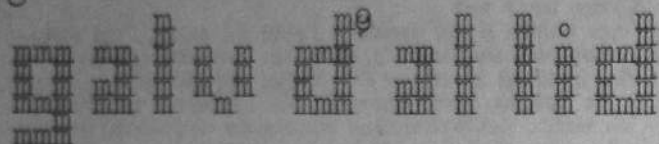
Naturellement, tout le monde éclate de rire. Mais après ces secondes de détente, je revois, en un éclair, l'effroyable spectacle de la veille... Quelle effroyable aventure vécue par un enfant de dix ans... et il la raconte avec une assurance, une autorité vraiment impressionnantes.

— Tu reconnaitras tout de même que ton équipée est effrayante !

Alors, il me regarde droit dans les yeux :

— Qu'est-ce que vous voulez, dit-il en levant les épaules. Puisque c'est mon goût !

Gilberte TABURET.



Ar beleg Per Bourdellez en deus skri-
vet: "Ar Vretoned a damaller dezho a-
dreuz hag a-hed bezañ brizh-kredennus,
hep meizañ ar spered a stur, a awen o
lidoù; o doareoù-ober relijiel. Hag un

deiz, an drouk-prezegerezh-se he deus graet kement he reuz, ma evezhier n'o
deus mui an dud poell an arouez (le sens du symbole, gw.: Le Bleun-Brug, sa
doctrine, son esprit, ses combats.)

Ya, poell an arouez a dle bezañ adkavet ganeoc'h c'hwi, yaouankizoù kris-
ten a Vreizh. Al lid, ar c'hiz, gant e ster Kreñv, ar pleg relijiel a rank
en em adsilañ ennoc'h.

Ur skoed dir eo er stourm enep "nerzhioù an ifern", dizoueelezh, likelezh
o anv. An dizoueelezh a skub sioulik ar boazioù relijiel ha souezhet kriz
e vezer pa ziskoacher ez eo goullou-mik pe dam-skarzhet hor buhez ha buhez
hor c'henvroidi eus ar plegoù-se. An arm galloudus-se, stlejet a-wechoù, ha
peurliesañ douget kadarn a-walc'h, ar skoed start-se a zo dispennet ha ne
gaver nemet korfoù marv.

Paotred ha merc'hed yaouank, adkrogit er skoed-se. Al liamm a garantez da
skoulmañ gant an Aotrou n'eo ket tra a spered hepken met ivez oberenn a
gorf. Lakaomp al lid, ar c'hiz da advevañ. Adkavomp ster ar jestr, ar gomz, an
arouez, ar sin. Dizolomp talvoudegezh an traoù evit dastum, enno, nerzh ha
sklaerijenn.

Bez ho peus dreist-holl evit-se, keleennadurezh veur Liderezhoù an Iliz ka-
tolik, diveizus-groñs evit ar re a ra diouer dezho poell an arouez.

Bez ho peus ivez fedoù evel ar re-mañ a ginnigan berr-ha-berr d'ho preder.
E-doug an Emglev-kozh, Elizeaz a zastum mantell an diouganer Eliaz, o kwita-
at an douar-mañ, evit he dougen e-kerzh e labour a Embanner Doue.

Er pevare kantved, da ouelioù Pask hag ar Pantekost, an den santel Antun
e gouezlec'h an Ejipt a wiske sae delioù palmez ar penitiour Paol, sebeliet
gantañ.

Er I7vet kantved, araok mervel, Dom Mikael an Noblez a ro d'an Tad Maner e
gloc'hig hag e daolennoù kevrinus.

En ugentvet kantved, Tad Abad Meur Bodkwenn a zastum mantell Yann-Vari
Perrot hag e mir prizius en e vanati. (E 1953, enoret eo bet gant pobl Bre-
toned Paris ar Vantell Wadek-se diskouezet en iliz Intron Varia ar Parke-
ier hag evezhiet groñs warni gant gward ar Fianna Bleimor.)

Hirio, en ur barrez a Vreizh-Izel, bemdeiz, ur person, echu gantañ lidañ an
Oferenn santel, ne gwita ket ar vered hep chom a-sav, amzer un De Profundis
war bez e ziagentidi (prédécesseurs).

Pirc'hirined Rumengol, holl, gant un drivliadenn garantezus, a stok pe o di-
sglavier pe o dorn ouzh mantell garlantezet an Intron Varia.

Skaouted Bleimor, bep mintin en o c'hampoù, ur sell lorc'hus ha doujañsus
en o lagad war ar Gwenn-ha-Du o sevel da veg ar peul, a lavar ur "Me ho sa-
lud, Mari" evit adsavidigezh ar Vro hag a asped Sant Brandan evit dihun
Keltia. (Kerkoulz e kamp ar Skaoutezed: Kent da sevel ar banniel, e vez gwe-
let ur ward-a-enor a Skaoutezed o manegoù gwenn o tont da glask e teltenn
ar penn-gevrann ar groaz wenn-ha-du da gas anezhi ouzh troad ar peul.)

En ur barrezig a Vro-Dreger, ul leanez a cheñch bep abardaez ur seizenn a
nevelep liw hag hini gouél an tabernakl, lagadennet ganti dindan kleu-
zeur ar Sakramant. Ur merk a zoujañs, ur merk a speredelezh: ul lid, en ur
gér berr.

Yaouankiz, grit kig ha gwad eus lidoù mat ar vuhez, eus lidoù santel ar
Gristeniezh en Breizh. Bevit don ar gizioù adkavet, adnevezet, addizoloet
dindan strouezh an dizoueelezh. Pebezh liamm evit buhez hor strolladoù! Pe-
bezh skoazell evit lakaat an Aotrou Krist da vezañ gwir Roue war ur gwir
Vreizh!

Moualc'h ar Sklaerder

7 a viz east 58

Il paraît que Lyautey qui fut président d'honneur du scoutisme français ne cessait de prononcer à l'anglaise "les skauts de France", en dépit des remarques que "cette manie"(sic) lui

mm mmm mmmmm mmm mmm((mm mm mmm m m m mmm))
par P e r G . K e r a o d

attira jusque dans un banquet officiel. Il est compréhensible que l'amour-propre national des auditeurs ait été froissé. Mais le Maréchal avait-il tort ? Le "sc" initial et le "t" prononcé sonore à la fin du mot en l'absence d'un "e" muet, constituent une double entorse à la phonétique française. Pour franciser le mot anglais "scout", il ne suffisait pas de prononcer "ou" la diphthongue que les Britanniques prononcent "aou". Il aurait fallu écrire et prononcer purement et simplement "écoute". "A la scout" aurait ainsi donné "à l'écoute", expression bien française, celle-là, qui désigne une des principales activités de l'éclaireur. Cette rencontre est-elle fortuite ? Non, certes ! Le mot anglais tout comme le verbe "écouter" proviennent du latin "auscultare". La racine est d'ailleurs commune aux langues aryennes (culto- chez les Latins et cluto- chez les Celtes). Qui n'a pas entendu dire que le mot anglais "scout" vient du vieux mot français "escoute", aujourd'hui disparu, qui signifiait Eclaireur ? C'est ce que j'ai appris à douze ans de la bouche de mon C. P. J'ai eu, depuis, l'occasion de fouiller quelques textes du Moyen-Age. J'y ai trouvé des expressions comme "aller aux escoltes", "placer aucunes escoltes", "relaison (rapport) d'escolte". Mais ne dit-on pas toujours : service, poste ou mission d'écoute, prendre l'écoute, aux écoutes ? Rien n'a disparu, bien plus : rien n'a changé. Qu'il ait été ou non transmis à l'anglais par les Normands, le mot "scout", par sa forme et par son sens précis ("métier d'éclaireur") est un terme typiquement britannique. Or, dans la grammaire Larousse, on lit ceci : "Les mots étrangers conservent leur orthographe en français et doivent être prononcés suivant l'usage de la langue d'origine." C'est ainsi que le dictionnaire Larousse précise que knock-out, squire, stake, squatter, stout, doivent se prononcer comme en anglais. knock-aout, skouair, sték, skouoteur, staout, sans se soucier de savoir si ces mots viennent du normand ! Lyautey avait raison.

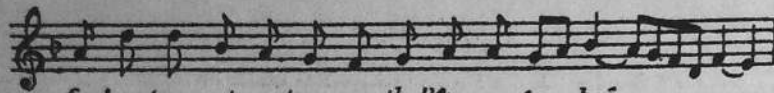
En breton, au contraire, les mots empruntés et destinés à l'usage courant, doivent s'écrire comme ils se prononcent dans la langue d'origine. C'est ainsi que le mot anglais "square" servant à désigner "l'équerre, l'exemple", s'énonce et s'écrit en breton : "skouer". "Club" doit s'écrire "kleub", etc...

Ce n'est pas pour étonner le public que nous écrivons "skaout" mais parce que la langue bretonne ne nous permet pas de faire autrement : le mot "skout" est impossible en breton. Deux formes pourraient exister : skoud (pluriel skouded) ou skaout (pl. skaouted). En effet, dans les noms, le "t" final qui est précédé d'une voyelle doit s'écrire "d" (voir le rapport de François Vallée sur l'Emgleo de 1907). Et c'est une règle essentielle de la phonétique bretonne que le "t" entre deux voyelles devient "d". Pour que le "t" reste "t" il faut qu'il soit précédé d'un "ou" consonne (équivalent du w). C'est pour cette même raison que les Bretons du Pays de Galles écrivent "ysgawt", l'éclaireur, "ysgawtio", reconnaître un territoire. Le mot "scout" existe, en effet, dans l'une au moins des langues bretonnes depuis le Moyen-Age. Le mieux n'est-il pas de nous en remettre à l'expérience de ceux d'entre nous qui n'ont cessé de vivre depuis 1500 ans au contact des Anglais ? Le passage des mots d'une langue dans une autre n'est pas livré à la fantaisie individuelle. Il obéit à d'immuables lois. Le latin "culter", français "coutre", jadis "coltre", a donné en breton kaoutr. Le mot vieux-celtique "multo" est devenu "maout" en breton et "mouton" en français. Nous pouvons donc emprunter le mot "scout" à l'anglais, au gallois, au latin (auscultare), voire au vieux-français (escolte), le résultat sera toujours "skaout" en breton. Dans ces conditions, on ne peut que s'étonner de voir certaines revues bretonnantes se contenter de la forme "skouted" qui est contraire aux lois de la langue et qui, au surplus, repose sur une prononciation française elle-même défectueuse. Ce n'est point parce que deux boîtes clochent dans le même sens que l'on peut dire qu'ils marchent droit.

ELERC'H VA ENE



Pa dre-men an e-lerc'h en oa-bloù va e-ne,



Gant petra, gant petra e c'hellfen o fakañ,



Pa dre-mea an e-lerc'h en oa-bloù va e-ne.

*Pa dremen an elerc'h en oabloù va ene,
Gant petra, gant petra e c'hellfen o fakañ,
Pa dremen an elerc'h en oabloù va ene.*

*Un aner eo stegnañ da wareg didruez,
Gant petra, gant petra e c'hellfes o fakañ,
Un aner eo stegnañ da wareg didruez.*

*An elerc'h drouklazhet n'int ken, n'int ken evned,
Gant petra, gant petra e c'hellfes o fakañ,
An elerc'h drouklazhet n'int ken, n'int ken evned.*

*Ha pa zeuy an avel da dremen 'n ur ganañ,
Gant petra, gant petra e c'helli he fakañ,
Ha pa zeuy an avel da dremen 'n ur ganañ.*

*En roued da werzennoù ne c'helli he derc'hel,
Gant petra, gant petra e c'helli he fakañ,
En roued da werzennoù ne c'helli he derc'hel.*

*Rak mar gellfes ober, ne ve ken an avel,
Gant petra, gant petra e c'helli he fakañ,
Rak mar gellfes ober ne ve ken an avel.*

Gouhere 1948.



MAODEZ GLANNDOUR.



AN ERC'H WAR AN ENEZEG

*Hag-heñ eo diskennet en noz,
Elerc'h gwenn-kann an hanternoz,
Hag e kouskont er mor, morzet,
Pleget o fenn dindan o fluñv.*

*N'eo ket elerc'h, an erc'h
A zo kouezet askellek en enezeg.
N'eus en aber 'met rehier
A huñvre kuñv dindan o fluñv.*



c'hanta ! Na pebezh
huñvre dudius am eus
graet. Ur "c'hiboutz"
e Breizh a oa savet:
un ti kozh kempennet
gant ar re yaouank.

Hag e welen an dud o
labourat: darn anezo,

an arzhourion a rae traoù arzhel a vil vern: tresadennoù,
delwennouigoù, prierezh, livadurioù, kantennerezh, brouderezh,

Reoù all, skrivagnerion anezo, gant o fluennoù ampart a save levrioù kenedus.
Reoù all c'hoazh, ar voulerion, a denne ouzh ar wask, miliadoù a gelc'hkela-
ouennoù breizhek kinklet dispar. Ul lod all er bourc'hioù, er foarioù hag er
pardonioù a werzhe al labourioù savet gant ar re all. Hag an holl dud a la-
vare: "Kement-mañ a zo oberiet gant Brezhoned yaouank, goanag hon amzer-da-
zont." Nag e oa kaer va huñvre ! Met marteze e teuio da wir gant an em-
skiant-broadel o tont d'ar Vrezhoned !

G w e n n o l e

K I B O U T Z Quand une maison est vermoulue de fond en comble, ce n'est
B R E T O N S plus le moment d'essayer de la replâtrer. Il est plus sage
de s'en éloigner pour qu'elle ne nous tombe pas sur la tête. Ainsi, il est
une époque où l'on ne peut plus réformer. Il faut alors détruire pour re-

Tresadenn gant
Gwennole



Ur "c'hiboutz" e
Breizh a oa savet
Un ti kozh kempennet
gant ar Yaouankiz

Malo, la pioche et la houe comme Condoloc et Saint
Fiacre, souvent même l'épée comme Vennec, Kado, Né-
venter... Ils ne devaient pas être très différents
eux et les gens qu'ils avaient groupés autour de
leurs "lann", de ce que sont, aujourd'hui, les sol-
dats-laboureurs d'Israël qui nous donnent, ainsi,
une image beaucoup plus exacte et plus réelle de
nos fondateurs, que certaines hagiographies écrites

construire. C'est à ce moment-là
que Dieu envoie le feu de son
ciel ou ses Barbares et que l'
Homme de Dieu quitte le siècle
et s'éloigne de la cité maudi-
te. Tout est prêt alors pour u-
ne nouvelle ère monastique....
Tel était particulièrement le
cas au cinquième siècle après
Jésus-Christ, au plus fort des
grandes invasions. L'avalanche
de fer et de feu roulant sur l'
Occident fut le signal qu'at-
tendaient pour se lever les re-
ligieux bretons, les grands moi-
nes que l'on appelle aujourd'hui
les Saints de Bretagne. Ils ont
fui la peste des cités gal-
lo-romaines et ont été const-
ruire leur Monde dans des en-
droits écartés. Il ne faut pas
se représenter ces moines enca-
puchonnés, engoncés dans leurs
grandes manches. Vêtus de tuni-
ques de crin et de vestes tail-
lées dans le cuir, ils savaient
manier la charrue comme Saint

semble-t-il, par des sacristains pour des sacristains. De même, aujourd'hui, ce sont des communautés de religieux, hommes et femmes, célibataires ou mariés mais unis par le serment-leaned ha leanezed- qui rebâtiront la Bretagne en marge du siècle et en dehors d'une société devenue intrinsèquement mauvaise. Et si nous voulons nous rattacher, en esprit, aux moines-soldats et aux moines-laboureurs qui étaient de notre race et de notre sang, c'est l'exemple d'Israël, immédiat et contemporain, matériel et précis que nous devons suivre dans les détails. Car les Kiboutzim d'Israël et les organisations similaires qui existent de par le monde et que nous avons la chance de voir vivre devant nous, constituent le prototype exact de ce qu'il faudrait à la Bretagne: de véritables monastères laïcs.

En créant des kiboutzim bretons, quels seraient nos objectifs immédiats ?

- 1°) Vivre en Celtes-N'utiliser entre nous que la langue des Celtes;
- 2°) Travailler, nous divertir, jouer, chanter, danser, rire comme des Celtes;
- 3°) Réaliser l'équilibre entre travail intellectuel et travail manuel;
- 4°) Rétablir le sens de la discipline par la soumission stricte à la Règle;
- 5°) Rendre à notre race sa jeunesse par une reprise du contact de la Terre;
- 6°) Retrouver le sens de la vie communautaire;
- 7°) Assurer la victoire d'une foi collective sur les calculs d'argent.

Le tout SOUS LE REGARD DE DIEU.

Nous savons bien qu'il nous faudra commencer petitement, chichement mais cela n'est pas une raison pour ne pas commencer. Il suffit d'être 2 ou 3 avec un minimum de matériel pour former un kiboutz. Après viendra le nombre. Un k. complet devra comporter, outre une chapelle et une école, un terrain de sport et aussi un petit théâtre, car nous devons donner au théâtre une place primordiale dans notre éducation. L'idéal est de faire mener au kiboutz une existence presque totalement autonome sur le double plan économique et spirituel. Tout reste à dire encore sur ce que sera le kiboutz breton. Tout reste à faire. Mais je lance cet article comme une bouteille à la mer, avec l'espoir qu'il suscitera des vocations et que d'autres, meilleurs que moi et surtout plus capables, s'apercevront qu'ils suivent la même route. Pour ma part, je pense que la vie ou la mort de notre peuple passe par là.

Yann V. KERVORC'H

K E N D R E V A D

L'épreuve d'imagination et d'adaptation qui s'impose à nous dépasse sans doute de loin la tâche, pourtant si rude, des constructeurs d'Israël. Le malheur

d'être un vieux pays se mesure au regret de n'avoir pas un terrain vierge pour sol de la Patrie et de ne pouvoir rien sacrifier en Elle d'un héritage qui, précisément, la définit. Entre le souci de rajeunir une vieille cité sans la défigurer et la tentation de construire à côté d'elle, franchement, une cité nouvelle, le débat est difficile. Il ne fait qu'illustrer un problème plus vaste et plus profond: la rénovation des structures nationales. Faute de pouvoir agir, pour l'instant, sur l'ensemble de ces structures, force nous sera de chercher, avec notre camarade Yann V. Kervorc'h, à implanter en certains points du territoire, des "noyaux de santé" dont la contagion gagnera, de proche en proche, le corps de la Patrie. L'idée..de "Kendrevad" est à creuser (je préfère au terme "kiboutz" ce mot breton qui vient du nom de la tribu gauloise des Contrebates: "ceux qui défrichent ensemble"). Mais, si la Kendrev doit exister, pas plus que le kiboutz, elle ne naîtra d'une manière spontanée, comme un champignon après l'orage. Ne pourrait-on songer à procéder par étapes ? Les sept buts énumérés par Yann ne sont-ils pas également les objectifs d'un camp scout ? La fraternité dans le travail manuel, si importante, ne pourrait-elle se réaliser déjà dans un camp de moisson, dans un chantier de reconstruction d'une chapelle bretonne, dans un camp de vacance pour le reboisement de l'île de Groix ou de la presqu'île de Penmarc'h ? Prions pour que le Seigneur nous inspire. Et faisons d'abord la Communauté de travail et de pauvreté dans nos coeurs et dans nos vies de militants.

monnaies

celtiques

UN MESSAGE CHIFFRÉ

Le jugement esthétique est plus ouvert aujourd'hui qu'il y a seulement quelques dizaines d'années. Les critiques actuels admirent la force plastique et la puissante originalité qui se cachaient jusqu'ici dans ces piécettes obscures et émoussées par le temps. La publication récente d'un recueil consacré aux médailles gauloises de la Bibliothèque Nationale peut apporter des lumières nouvelles dans ce domaine. Reprenant et rassemblant des faits déjà connus et des théories anciennes, l'auteur, Lancelot Lengey, nous ouvre d'étonnantes perspectives. Certes, ses hypothèses restent encore très prudentes. Elles nous ont paru néanmoins d'un grand intérêt : notre connaissance de la civilisation gauloise peut s'en trouver renouvelée et considérablement enrichie.

D'abord, on est vivement frappé par la bizarre harmonie de ces ensembles, hautement décoratifs, qui paraissent obéir à un rythme propre, jaillissant d'on ne sait quelles sources lointaines de la pensée.

Tel Pégase piaffant, dont l'aile semble contenir le ciel étoilé et également la texture du voile d'une déesse, tels visages dématérialisés et reconstitués par le jeu savant des volumes, où l'œil qui navigue et voit tout retrouve une souveraine puissance, révèlent des valeurs qui transcendent tous les canons classiques. On s'étonne de retrouver dans ces bas-reliefs « de poche » que nous ont laissés nos ancêtres, des recherches artistiques que nous avons cru jusqu'ici propres à l'avant-garde de notre époque, comme ces figures qui sont en même temps de profil et de face, ou celles dont les traits se juxtaposent dans une synthèse dictée par le souvenir des mille attitudes de la vie.

L'homme contemporain est sans doute, grâce aux élaborations esthétiques de notre siècle, particulièrement préparé à apprécier cet art empreint d'un extraordinaire dynamisme, si opposé au caractère statique de l'art classique.

Au-delà de cette grande révélation artistique, l'intérêt historique que présente un matériel aussi nombreux est immense. On sait combien sont sujets à caution les rapports que nous ont laissés les auteurs classiques sur la vie des Gaulois. La littérature irlandaise, source la plus abondante de nos connaissances sur la civilisation celtique, est

de beaucoup postérieure à la fin de l'indépendance de la Gaule et à la christianisation de l'Irlande. Conservées par l'humus ces pièces nous livrent un message dont l'authenticité ne peut être mise en doute. Certes, il s'agit là d'un message chiffré, et toutes les tentatives pour le « décoder » n'ont pas abouti, jusqu'ici, à en donner une traduction en langage clair. Mais ces diverses tentatives, les hypothèses et les controverses auxquelles elles ont donné lieu, nous ouvrent des aperçus d'un passionnant intérêt sur le monde presque totalement ignoré de la civilisation et de la religion des Celtes.

Prenez l'exemple des visages : C'est en effet dans la représentation de la figure humaine que cette « déformation », cette abstraction progressive s'observent le plus facilement. Les traits sont soit accentués et alourdis, soit curieusement disloqués, de manière à produire des faces étranges, humaines et surhumaines à la fois, présences obsédantes, féroces ou désincarnées. Il ne peut s'agir là, comme on l'a cru un premier temps, de maladresse dans l'exécution, car les agrandissements photographiques montrent les étapes successives et comme préméditées de cette dissociation. Il doit y avoir une autre raison. Pourquoi l'art monétaire gaulois devient-il donc de plus en plus abstrait au cours de ses trois siècles d'existence ? A quoi correspond-il ? Comment interpréter ces signes énigmatiques et ces curieuses figures ?

FUREUR HÉROÏQUE OU INITIATION GUERRIÈRE ?

Les Gaulois ont-ils voulu rappeler, par cette altération des traits, les ravages que le temps, en s'écoulant, imprime sur des figures autrefois juvéniles ? Ont-ils voulu fixer en images la décomposition de l'organisme humain après la mort ? Ont-ils voulu reproduire la fureur belliqueuse qui contracte les traits des guerriers ? Ou encore nous ont-ils laissés les effigies de faces héroïquement mutilées dans les combats ?

Ces hypothèses sont trop réalistes pour cadrer avec l'inspiration de l'art gaulois. Il paraît plus pertinent de rechercher si cette « décomposition » de l'aspect humain ne répondrait pas à quelque croyance magique ou religieuse des Celtes, croyance dont le

secret s'est perdu, mais dont il ne serait pas impossible de retrouver des traces dans les conceptions magiques et les coutumes que nous savons être propres aux peuples archaïques.

Une indication précieuse en ce sens nous est fournie par Mme Sjoestedt, spécialiste en philologie celtique, qui, au sujet de la déformation de la figure humaine telle qu'elle apparaît sur les monnaies gauloises, rappelle les descriptions des monstrueuses transfigurations des héros, relatées par les mythes celtiques.

Voici comment le mythe héroïque irlandais décrit la transformation subie par Cuchulainn, le grand héros celtique, après l'initiation.

Il se retourne dans sa peau, de sorte que ses pieds et ses genoux viennent se placer par derrière, ses mollets et ses tesses par devant. A la pointe de chacun de ses cheveux hérissés apparaît une goutte de sang, ou une étincelle. Sa bouche, béante jusqu'à découvrir son gosier, vomit un flot de feu. Un de ses yeux s'enfoncé dans son crâne « au point qu'un héron n'eût pas pu l'en extraire. » L'autre, « aussi grand qu'un chaudron », vient saillir au milieu de la joue. Du front sort, « aussi épaisse qu'une pierre à aiguiser », la « tûne du héros », énigmatique émanation ; de son crâne, un jet de sang noir, « aussi long que le mât d'un navire amiral »...

L'œil enfoncé au milieu de la joue observe Mme Sjoestedt — le jet sortant du crâne, les flots de la bouche, le signe énigmatique du front sont des traits qu'on retrouve sur certaine tête, dite d'Ogmios, des monnaies armoricaines. Il s'agit de représentations communes aux Celtes insulaires et à leurs cousins du continent. Nous avons affaire, affirme l'auteur, à des « sortes de stigmates », signes de cette initiation guerrière qu'est le premier exploit du héros, en même temps manifestation de cette fureur qui caractérise les héros irlandais.

D'autres textes irlandais décrivent Cuchulainn avec la chevelure tellement hérissée que, si on secouait un pommier au-dessus de sa tête, les pommes resteraient fichées sur ses cheveux. Au repos, par contre, le héros est beau « d'une beauté non classique, mais baroque, et qui sur plus d'un point

répond à l'idéal que nous proposent les figurines des monnaies gauloises, aux descriptions que les historiens anciens nous ont laissées des Celtes continentaux. »

L'idée d'un fond commun auquel auraient également puisé poètes et médailleurs est soutenue par un modeste érudit du siècle passé, le docteur Faux, qui a étudié, à la lumière de la poésie des bardes, les monnaies trouvées sur le coteau de Karn-Bré, en Bretagne. Karn-Bré est un site remarquable parce qu'on y trouve réunis presque tous les monuments de l'ancienne superstition bretonne. Il était sans doute voué au culte druidique, la ville étant située sur un ruisseau qui s'appelait autrefois « Ryd-Drew », ou « Gué du Druid ». On sait que les Druides avaient la curieuse habitude d'immerger leurs monnaies dans les cours d'eau, peut-être pour quelque rite de purification, et on peut supposer que l'or caché dans ce lieu sacré appartenait à quelque trésor des grands prêtres de la Gaule.

Le docteur Faux donne une analyse persuasive d'une figure favorite sur les monnaies de Karn-Bré, celle d'un cheval à tête d'oiseau et à corps de bateau : ce serait là le symbole de la déesse Ceridwen, la Cérés des Bretons. Taliesin, en faisant le récit de son initiation aux mystères de cette déesse, la décrit ainsi : « Sur le bord d'une couverture (le voile mystique) elle me prit dans ses griffes — elle paraissait aussi grande qu'une fière cavale à laquelle elle ressemblait aussi — puis elle glissa comme un vaisseau sur les eaux, me jeta dans un sombre réceptacle et me porta dans la mer de Dylan. » La déesse avait la figure complexe d'un oiseau, d'une cavale et d'un vaisseau et ne pouvait être représentée que par l'ensemble de signes qui forment le cheval monstrueux si souvent reproduit par les médailles. Le barde et le

origine qui se trouverait dans un fond de croyances très anciennes. Ici intervient le rôle religieux de la monnaie. Ici entre donc dans le jeu ce personnage dont on s'est peut-être étonné que nous ne l'ayons pas encore évoqué, ce pivot de la société celte : le druide.

LES MAITRES DE LA SAGESSE

Les sources principales qui nous permettent d'entrevoir ce qu'étaient les Druides sont les témoignages des auteurs classiques. D'après Cicéron, Pomponius Mela et Strabon, les Druides méritaient l'appellation qu'on leur donnait à Rome, où l'on traduisait le mot « druide » par « *magister sapientiae* », « maître de la sagesse ». Ces auteurs nous disent qu'ils discutaient « *vi ac potestate* » (avec force et autorité) des lois de l'astronomie, de la physique, de la cosmogonie et de la théogonie, et les enseignaient aux nobles et à la jeunesse, au cours d'un enseignement secret qui ne durait pas moins de vingt ans. Ils avaient également une doctrine complète de l'immortalité, croyant que la mort n'est qu'un déplacement, et que la vie après la mort continue « dans un autre lieu », probablement dans le ciel et les mondes dont le ciel est peuplé.

Les médailles gauloises sont-elles alors une expression de la doctrine des Druides ? C'est ce qu'a soutenu M. Fillieux, écrivant vers 1860 un essai d'interprétation sur ces monnaies. Les prêtres, qui avaient le monopole de la justice et de l'administration, ainsi que du culte, faisaient également frapper les monnaies et auraient imaginé ces types bizarres où se combinaient des symboles à la fois religieux et scientifiques, destinés à communiquer aux initiés la clef de leurs connaissances.

le support de tout un symbolisme religieux, représenteraient, dans leurs limites étroites, les idées les plus hautes et en même temps les plus secrètes de leurs fabricants, leur conceptions du monde et de la vie... Mais ces symboles n'auraient été compréhensibles que pour un petit nombre d'initiés, leur élaboration et la fabrication des monnaies devant être des secrets jalousement préservés. La caste des druides, ces grands maîtres de la sagesse, fournissait sans doute aussi ces grands maîtres du monnayage, ces artisans sacrés qui, peu à peu, avaient réussi à concevoir, à réaliser et à imposer ces médailles totalement abstraites, typiquement celtes.

LA GAULE CONTRE L'OLYMPE

Il y a donc eu toute une évolution des monnaies gauloises. Depuis l'imitation des pièces grecques jusqu'à l'abstraction totale, depuis la représentation stylisée du héros triomphant jusqu'au symbolisme d'une religion astrale, c'est tout un art que nous avons vu évoluer, c'est tout une conception de l'art. Figures humaines et figures animales se démembrant, et se reconstruisent en assemblages de croissants, de tiges, de boules, de globules et de cordons perlés. Ces symboles ont chacun une signification que M. Lengyel, comme ses prédécesseurs du siècle passé, se plaît à retrouver dans les légendes, dans les mythes des Celtes et dans les autres fragments de connaissance que nous avons de cette culture. Ces recherches nous démontrent les étapes successives de l'abstraction d'une image. L'intérêt d'une telle expérience esthétique n'est pas inférieur à l'intérêt historique, pourtant très grand, de pouvoir étudier dans tous leurs détails ces effigies tellement riches en significations cachées, témoignages énigmatiques d'une civilisation évanouie.



graveur n'auraient pu se rencontrer dans la description de ce monstre éloigné de la nature s'ils n'avaient eu en vue le même être imaginaire.

Il semble donc bien exister un rapport entre la poésie épique celte et ces monnaies : le fait que de telles représentations viennent s'imbriquer dans des légendes largement répandues à travers le monde celtique est frappant. On peut alors se demander si représentations monétaires et représentations poétiques n'ont pas eu une origine commune,

En général les monnaies gauloises présentent au droit des têtes de dieux ou de déesses, ou les symboles qui leur sont consacrés ; mais au revers elles ont pour champ ordinaire le ciel, parsemé par les principaux corps célestes ou leurs emblèmes. Les Druides auraient ainsi résumé les mythes de base, les croyances nationales de la Gaule en transformant les revers de leurs monnaies en une véritable carte céleste.

Les médailles gauloises, ou du moins les plus « évoluées » d'entre elles, seraient donc

Mais l'auteur de ces recherches va plus loin encore.

Se penchant sur les images qui jaillissent, en puissant relief, de ses reproductions photographiques, l'auteur les voit « s'ordonner en une suite ininterrompue d'expressions religieuses qui, parlant de la même croyance dans un même langage, traversent le monde celtique d'un bout à l'autre. » Elles nous permettent de suivre, sur une période d'environ trois cents ans, l'évolution et la transformation d'une croyance primitive en

une pensée élevée. On part, en somme, de croyances primitives, agraires ou astrales, communes à l'humanité entière, et on voit, à travers les séries de médailles, ces motifs, d'abord réalistes, se disloquer en un jeu dynamique où le même sujet est reconnaissable, pour les initiés, dans une version étonnamment abstraite. En analysant les étapes successives du monnayage, on retrace donc l'évolution d'une pensée religieuse qui va en se sublimant.

On aurait pu s'attendre à ce que le monnayage gaulois exalte les vertus guerrières, évoque les aventures des dieux, célèbre le pouvoir terrestre et les héros, ou encore imite le répertoire méditerranéen. Or, rien de tout cela ne fait l'objet de cet art. On peut considérer l'évolution de l'art gaulois comme une longue lutte pour se libérer de la conception grecque qui donne à la divinité un visage antropomorphe.

Qu'on se rappelle cette anecdote étonnante, des mercenaires gaulois arrivant à Delphes et éclatant de rire devant les statues des dieux. C'étaient deux mondes qui se rencontraient là, totalement étrangers, incompréhensibles l'un pour l'autre : le monde méditerranéen et le monde celtique.

Pour la pensée religieuse celte, Dieu, semble-t-il, ne peut avoir de visage, ni de forme connue : il n'est ni homme, ni animal, ni astre, il est informe et anonyme. Il ne peut être représenté que par ses symboles. Il ne peut être nommé devant l'étranger. Dans le monde méditerranéen antique, c'est tout le contraire. On s'explique alors l'évolution des monnaies gauloises. Certes, les Gaulois reçurent la monnaie des civilisations méditerranéennes; certes, ils imitèrent d'abord. Mais parti de l'imitation des beaux visages réguliers de l'Olympe, l'art des médailles

vibrations matérialisées, il s'efforce de reproduire un champ de forces dynamiques qui puisse représenter la vie des êtres supérieurs, sans avoir recours aux attributs humains, végétaux ou animaux, mais en tant que pure action des forces de la nature.

Cette opposition aux conceptions méditerranéennes, cette séparation presque violente d'avec elles, devaient avoir leur fin au moment de la conquête romaine. Aujourd'hui, le monde des Celtes nous paraît étranger : nous nous disons latins. Il nous semble impensable que les Gaulois, seuls de tous les peuples de l'Antiquité, aient pu concevoir le symbolisme de la monnaie. Il nous semble presque incroyable que les « barbares » gaulois aient pu avoir des idées aussi abstraites. Mais n'oublions pas qu'à partir de la conquête les idées romaines ont fait brutalement irruption dans notre pays. N'oublions pas que pendant des siècles, ce sont les conceptions méditerranéennes qui ont triomphé chez nous. Le vieux fonds celtique, recouvert, enseveli, oublié, n'a pu recommencer à se faire entendre qu'à une époque relativement très récente.

Nous voudrions, pour terminer, citer ces lignes de l'historien Ferdinand Lot qui expliquent parfaitement notre long oubli et notre incompréhension actuelle : « ... en perdant la liberté, la Gaule a perdu son âme. Le changement de langue implique non un changement de corps, mais la substitution d'un esprit à un autre esprit. C'est une mutation de valeurs. Les classes cultivées, oubliant les formes de leur vie littéraire, juridique, religieuse même, adoptent d'autres formes. Leur idéal devient tout autre, leur passé s'obnubile et le passé du peuple dont on adopte l'idiome devient votre passé ».

Claude MARLY
et Henri de SAINT-BLANQUAT

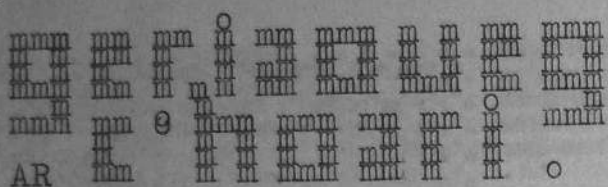


gaulois, en s'efforçant de renier une tradition d'imitation qui déjà s'était enracinée, et de s'arracher aux servitudes figuratrices, décompose avec une dramatique violence les visages, les disloque et les reconstitue en des images surhumaines et imprégnées de puissance et de mystère. Qu'on regarde une pièce des Coriosolites d'Armorique ! Cet art aboutit finalement à des représentations entièrement abstraites.

Par des motifs plastiques qui ne sont même plus des symboles, mais uniquement des rayons, des lignes et, dirions-nous, des

Fig.1 Vénètes (Morbihan)
Fig.2 Coriosolites (Cotes-du-Nord, cap. Corseul)
Fig.3 Redones, cap. Rennes
="conducteurs de chars".
Fig.4 Osismii (Finistère)
Fig.5 Abrincatui: Avranche
Fig.6 Cheval à tête d'oi-

seau des Coriosolites.
Fig.7 Parisii (cap. Paris)
Fig.8 Vénètes (cheval à tête d'homme au combat).
Fig.9 Cheval vénète (tête humaine, corps de navire)
Dessins: Alan le Buhé, I-fig Planteg, P. le Doareg.



AR

gant Per G. K e r a o d

hed e koulz an abadenn. Biskoazh avat ne deo ket gwraet un hevelep geriaoueg dre vras hag evitañ e hunan. Ar pep aesañ eo treiñ rag-eeun en hor yezh an anvioù gallek, saoznek pe alamanek. Met kalz gwelloc'h e vefe surmat a-benn ober al labour-se klask penaos e vez gwraet eus ur c'hoari pa vez kavet e korn pe gorn a Vreizh. Un hir a englask a vefe ret enta da sevel un daolenn glok eus ar gerioù brezhonek o klotaat gant ezhommoù dini-ver ar c'hoarierion a-vremañ, ar peurrest o vezañ da dreiñ diwar ar yezh-mañ-yezh, ar saoznek peurliesañ. Goulenn a reomp skoazell evit-se digant hor mignoned a zo o chom e Breizh ha peurgetket hor c'houmananterion ger o dije sur-awalc'h traoù dudius da ginnig.

Kent deomp treiñ, da skouer, "jeu du chat et de la souris" gant : "c'hoari kazh ha logod" e vefe talvoudus gouzout ha na vez ket anavezet ur seurt c'hoari gant tud hor pobl. N'eo ket dianav er vro vigoudenn d'an nebeutañ. Azezet eo war gelc'h ar c'hoarierion. An hini oc'h ober tro ar c'helc'h a laka da gouezhañ e frilien pe e lien-gouzoug a-dreñv kein unan bennak en ur ganañ:

"Chalanig wenn, war dro, war dro,
Kas't ar baotred e-maez ar vro,
D'an Haor Nevez, da vro Saoz,
N'eo ket ar merc'hed a zo kaoz.

Neuze e tistro ar c'hoarierion da welout ha n'emañ ket ar frilien a-dreñv d'o c'hein. "Chalanig Wenn" (da lavarout eo "Dans la lune") setu petra eo anv gwirion ar c'hoari-se e brezhoneg.

Kerkoulz e c'hellfemp lavarout diwar-benn "le jeu de barres" a vez graet anezhañ dre henvelout ar son un nebeut diwar c'horre: ar c'hoari bara, da lavarout eo: ar c'hoari (mont da glask) bara. Anat eo ar ster-se dre an doare implijet da reiñ lusk gant ar c'hoari. Skoet e vez teir gwech en dorn o lavarout: "Bara, aman, laezh !"

Strizh eo alies an ere a stag anv ar c'hoari ouzh ar youc'hadenn implijet da gregiñ gantañ. Lenn a c'heller, da skouer, e levr Gab Milin: "Marvailhoù Gwrac'h kozh" e veze staget gant ar c'hoari bazh-dotu, anvet c'hoazh "horell" dre ar youc'hadenn-argadiñ: "Ouroull, ouroull, pep hini d'e doull!"

Setu amañ da heul ar youc'hadennoù a zo da adlakaat e boaz e-kerz an abadennoù c'hoari :

YOUC'H-OU ! = Hurrah ! implijet gant ar c'hoarierion araok stagañ gant un abadenn mell-droad (boaziet dreist-holl gant laz Redva Kemper).

PRIM ! LANS ! = Partez ! da reiñ lusk da stagañ gant ur redadeg pe gant ur c'hoari bennak.

ATA PAOTR, ATA (Yann, Youenn...) ! da gennerzhañ unan bennak.

BEC'H DE'I = Tiens bon, dalc'h mat, kalon !

KAS ANE'I é = Envoie ! La passe ! Implijet ivez da gennerzhañ er stourm.

O...C'HO ! = O-hisse ! Youc'h da sachañ war ur gordenn a-gevret.

ALL, ALL ! ARALL, ARALL ! evit lakaat adober un taol bennak a zo bet faziet pe c'hwitet warnañ en ur c'hoari.

DIWALL ! WAR EVEZH ! = Attention, gare ! da lakaat da deurel pled.

LEC'H ! HENT ! = Place, écartez-vous, da lakaat an dud tec'hout diwar-dro.

BANN ! = Pouce ! implijet en abadennoù mellad da saveteiñ ur c'hoarier.

GWA ! youc'hadenn-argadiñ da ziboellañ ar stourmerion.

CHOM ! = Arrêt, fin de jeu, da arsawiñ ar c'hrogad. MALO ! youc'h a drec'h.

RAO ! RAO WARNAN ! = Hououou.. (e galleg !), youc'hadenn a vezh, a zismegañs Arabat d'ar baotred ober foug e endro d'an tammig brezhoneg a c'hellont disteurel dre eñvor. Keit ha na vint ket deut a-benn kaozeal etrezo, sotonni eo d'ar c'hallegerion deskiñ frazennoù berr a youc'hont er c'hoarioù evel. "Torr e benn ! Hénezh'vo diskroc'hennet ganin". Sevdeded ha lealded !

II

Baz-Yôd.

Il est une forme de la lutte où le sens de l'observation a presque autant d'importance que la force elle-même. C'est ce sport répandu surtout dans le Poher — région de l'entraînement physique par excellence — et que l'on nomme ; « Baz-Yôd », « bâton de bouillie ». Que peut bien avoir affaire la bouillie avec le sport ? C'est simple ; le « krog ar yôd », cette billette écorcée et culottée par l'usage et qui sert à tourner la bouillie d'avoine dans le chaudron, après avoir été léchée et pourléchée par la petite langue rose de tous les marmois de la maison, est — à l'occasion des veillées — solidement saisie à deux mains par deux adversaires. Ils s'assoient sur leur « penn adrefiv », face à face, les pieds d'ordinaire appuyés contre une planche fixée par des piquets et qui les sépare, parfois pieds contre pieds (mais ce procédé est peu recommandable, il suffit que l'un lache son pied en plein effort pour provoquer un accident), les mains devant être intercalées. Et là, tirant en arrière de toute sa force, chacun essaye de soulever de terre le rival. Quand tous deux sont sensiblement d'égalles forces, ils s'observent discrètement du coin de l'œil, et, profitant d'un moment d'inattention du vis-à-vis, le plus rusé imprime au bâton un brusque mouvement, à droite ou à gauche, qui couche l'adversaire et lui fait lâcher prise.

JOUEZ

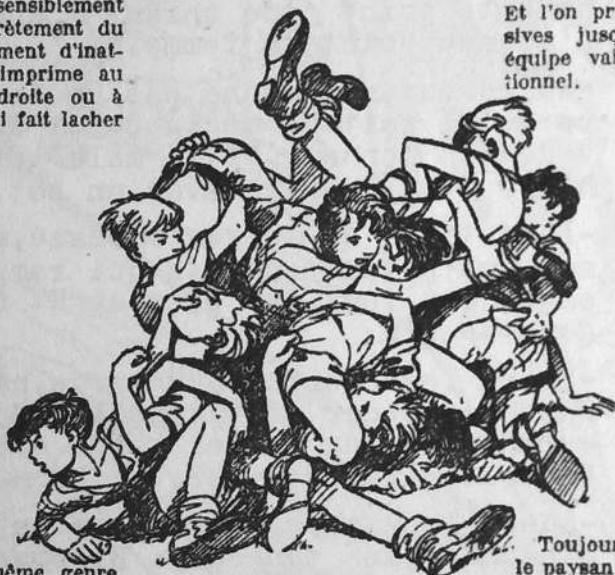
Ar Gordenn.

Le tir à la corde est dans le même genre d'épreuve de force, mais réservé non plus à deux individus, mais à deux équipes. Ce jeu est de tradition à de nombreuses fêtes villageoises entre deux quartiers ou hameau que sépare un ruisseau ou une rivière qui sert souvent à rafraîchir ceux qui, courageusement, se sont refusés à lâcher prise même « in-extremis ». Cette épreuve est des plus populaires, car elle comporte d'ordinaire des représentants des deux sexes et de tous âges, du plus jeune au plus vieux, du plus corpulent au plus chétif, du plus svelte au plus tordu, mais tous unis par le plus pur esprit de clocher.

REDADEG AR GERLAD DEUR

L'autre jour, Polig, extrayant de sa mémoire encyclopédique un de ses nombreux souvenirs d'enfance me relatait un jeu populaire de la vivante région du Gwelo : la course des porteurs d'eau. Encerclés du cerceau professionnel auquel pendaient deux, trois ou quatre seaux bien remplis d'eau, les concurrents prenaient le départ, se trémoussant à petits pas rapides, avec une allure de « quakers » se livrant à une danse sacrée, s'éclaboussant copieusement au milieu des rires joyeux de la foule.

JOUEZ



FRANCO !!

SEVEL AN AHEL-KARR

Il est un autre sport rustique qui, autrefois, jouissait d'une grande faveur dans toutes nos campagnes : « Sevel an ahel », « le lever de l'essieu », dont les procédés sont les mêmes que ceux des haltères (1). Il y a quelques années, pendant la guerre même, il donna lieu à des rencontres sensationnelles entre haltérophiles campagnards de Baud, Guldel et Roscoff, au cours desquelles un champion parvint à soulever 52 fois son essieu de charrette. Qui dit mieux ? Qui fait mieux ?

SEVEL AR GRAVAZ

Il y a quelques années encore, à Belle-Isle-en-Terre (Côtes-du-Nord), les « costauds » entretenaient leurs biceps en soulevant la civière. Cette civière était chargée de cailloux et pavés de toutes dimensions. Par équipes de deux, les porteurs se présentaient. Les équipes qui avaient réussi, tentaient leur force pour une deuxième catégorie supérieure, obtenue en chargeant la civière de quelques autres pavés. (Il serait recommandé de le faire avec des poids précis.) Et l'on procédait ainsi par éliminations successives jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une équipe vainqueur du « maout », l'enjeu traditionnel.

DUR !

Sevel ar berchenn.

Toujours dans le pays de la Montagne, où le paysan « dardoub » à l'esprit ardent et batailleur possède le culte de la force et de la beauté musculaire, à l'issue du pardon, on se presse en connaisseur pour admirer la détente du lanceur de la pierre lourde, ou le travail de crispation des muscles d'un robuste gâs du pays qui s'escrime à faire passer de l'horizontale à la verticale la longue perche dont le lever nécessite toute une technique. On choisit une épaisse branche d'une longueur de 5 à 6 mètres et d'un poids de 12 à 15 kgs que l'on doit lever en la saisissant par son extrémité la plus mince.

En certaines localités, telle Coray, il était admis de se servir de la cuisse comme point d'appui ; mais en règle générale, on ne doit pas toucher les jambes, ni changer les pieds de place pendant le lever.

Pour obtenir avec la même perche des catégories supérieures, il existe plusieurs systèmes. L'un consiste en encoches : plus les deux mains sont rapprochées sur les marques de l'extrémité fine, plus le poids à soulever est grand ; un autre à planter une ou plusieurs haches dans l'extrémité la plus épaisse ; un autre encore à suspendre, soit par des ficelles, des cailloux (ça ne manque ni de pittoresque ni... de risques, non plus), soit par des crochets, des poids, avec l'avantage de doser exactement la force des compétiteurs, et c'est donc, il me semble, le procédé à retenir.

PER SALAUN.

SPEREA HELIA

VOICI LES CONSEILS QU'AU TROISIEME SIECLE DE NOTRE ERE
FINN, CHEF DES FIANNA, DONNAIT A GUINA, FILS DE LUGAC'H :

-Fils de Lugac'h, si tu veux être un digne champion, montre-toi tranquille dans la maison d'un Grand et terrible dans la passe du danger. Sans bonne cause, ne bats point ton chien; Sans preuve de sa faute, n'accuse point ta femme.

-Au combat, ne touche pas un fou, car il ne sait pas ce qu'il fait. Ne médis point de tout homme qui possède son honneur. Ne te mêle point aux querelles. Et n'aie rien à faire avec un sot.

-Deux tiers de ta gentillesse, montre les à ta femme, aux petits enfants qui rampent sur le sol, aux sages qui font les poèmes. Et ne sois pas rude aux gens de peu.

-Evite les discours vantards, ne dis pas que tu refuses de céder même dans les choses justes, car il est honteux de parler raide quand on ne peut ensuite soutenir ses dires.

-Aussi longtemps que tu as un souffle de vie, n'abandonne pas ton chef. Ni pour or, ni pour argent, ne trahis jamais celui que tu as fait serment de défendre.

-Ne médis pas des siens auprès d'un seigneur : ce n'est pas là le fait d'un homme de coeur. Ne raconte pas des caquetages de vieille femme, ne répète point des mensonges. Ne sois ni bavard, ni calomniateur: si brave sois-tu, n'excite pas d'inimitiés inutiles.

-Ne fréquente pas les tavernes. Ne censure pas les plus âgés que toi. Ne te mêle pas aux gens de rien. Fais largesse de ta table. Que l'avare ne soit jamais ton ami.

-Serre ton ceinturon, tiens ferme tes armes jusqu'à ce que le dur combat aux lames étincelantes soit terminé. Cours ta chance, ô fils de Lugac'h, mais tâche de ne pas oublier que tu ne dois accueillir en toi que la noblesse.

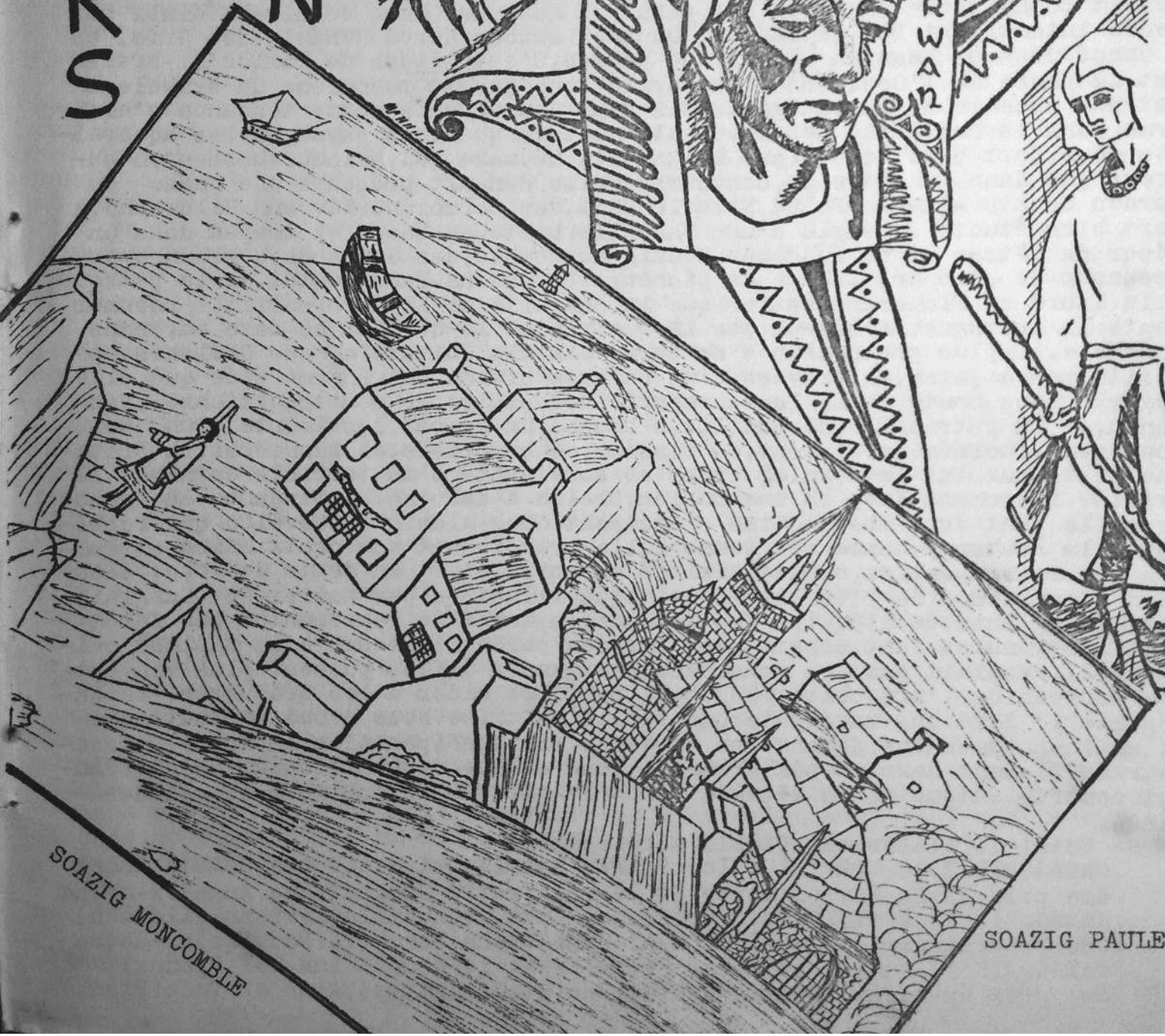
Traduit du Celtique (LIVRE DE FINN)

POUR UN SCOUT BRETON, POUR UNE GUIDE BRETONNE,
PAS DE FORMATION COMPLETE SANS CULTURE CELTIQUE.

SONJOSAS

pa

DISSUS - N



SOAZIG MONCOMBLE

SOAZIG PAULET

Le concours de dessin ouvert à tous les membres de l'Urzh a remporté un succès surprenant. Le thème du concours était: La Bretagne telle que vous la voyez. Les concurrents les plus jeunes ont représenté soit des costumes bretons soit leur paysage de prédilection. C'est ainsi que le louveteau Mik Sire a dessiné des poupées bretonnes et que Katell Driguet, Jeannette de la Ronde Ste Anne, nous montre la Bretonne et le Breton dans leurs activités favorites: pouponner et sonner du biniou! Yvette Runcoat, de la Ronde Ste Anne, a dessiné à petits coups de plume rappelant la facture des imagiers d'autrefois, une Bigoudenne sur un rocher contemplant un paysage marin. Fantig Guillois, Jeannette également, nous présente une Bretonne rentrant de sa dure journée de travail. Baudouin Josseaume, de la sizaine des loups gris, nous donne un phare bien blanc sur des rochers très noirs. Son frère Guillaume a été séduit par un paysage nantais: un paludier dressé sur le quadrillage de la saline blanche sur fond noir. De Mikael le Biz (meute St Hervé): une statue de St Ronan debout devant de terribles récifs en dents de loups. Alain Perros, louveteau, explique lui-même son paysage pour éviter toute erreur d'interprétation: "Ce calvaire du pays bigouden est le refuge des Bigoudennes attendant le retour des pêcheurs. A l'horizon un phare promène sa lueur." Il serait souhaitable que tous les peintres modernes nous éclairent ainsi sur leurs intentions! Les phares ont un gros succès. Hervé Renault (des Gris) en a campé un très beau au bout d'une jetée. C'est l'idée de Calloc'h: Breizh est le phare de l'Occident. Il apparaît donc que la recherche du symbole n'est pas absente de la catégorie des plus jeunes. Mais cette tendance s'affirme dans la catégorie des Moyens. Ici encore quelques paysages. Des aquarelles même, fort bien venues (par Brigitte Mahé) mais qui, malheureusement, n'entrent pas dans le cadre du concours. Joëlle Renault présente une phase du pardon de Ste Anne-la-Palud. Niza le Bail, des Cormorans (kevrann Gildwenn), a fort bien étudié le style d'une chapelle bretonne basse et trapue dans un décor de hêtres et de fougères. Soazig Moncomble, des Goëlands, a rendu avec beaucoup de soin un village de pêcheurs bigoudens. Fanch Guiot, de la patrouille libre de Plouescat, estime que la chapelle de Koadkeo suffit à résumer toute la Bretagne: n'est-ce pas là que repose le dernier en date et, sans conteste, le plus grand de nos martyrs? Mikaela Guivarc'h, des Goëlands, n'hésite pas à jeter, en travers d'un paysage breton, une énorme épée qu'elle regarde sans doute comme la sauvegarde nécessaire de nos traditions... Yann Fanch, de la patrouille de Bodiliz, a brossé un combat des Trente d'un beau mouvement: énormément d'armes, de blasons, de boucliers, de bannières. La Bretagne est pour lui le dernier carré de survivants d'un terrible carnage. Il précise fièrement: Enep an enebourion, Breizh a zalc'ho. La tendance au symbole et le goût de l'abstraction s'accusent chez Alanig Cochevelou qui représente la Bretagne comme une jeune fille brandissant une croix noire et gardée par le dragon; les nuages traités en spirales et en dents de loup, dénotent l'influence de l'école néo-celtique illustrée par Xavier de Langlais. Mari-Annig Onno, de l'équipe des Goëlands, a tenté de représenter une forêt dont les ramures sont constituées par des cordes tressées à la manière celtique. Il faudrait que nos camarades des jeunes unités puissent plus souvent aux sources de l'art celte: STUR.B.M. peut les aider à les découvrir. La catégorie I7 à 20 ans manifeste une réelle maîtrise. Nous avons surtout admiré un loup enchaîné devant une carte de Bretagne (par Alan le Buhé), un sonneur de Bleimor dessiné par Erwan le Menn et une composition de Soazig Paulet centrée autour de la tête de Saint Yves. (STURIER publie 3 de ces des -

==== Voici le classement établi par le jury:

CATÉGORIE 7 à 12 ANS: 1er Prix: Katell Driguet (ronde Sainte Anne)
2ème prix: Alain Perros (meute St Hervé), Yvette Runcoat (Ste Anne) ex-aequo
CATÉGORIE 12 à 17 ANS: 1er Prix: Soazig Moncomble (kevrann Gildwenn)
2ème prix: Alanig Cochevelou (St Brandan), Yann Fanch (PA. Bodiliz) ex-aequo
CATÉGORIE 17 à 20 ANS: 1er Prix: Erwan le Menn (clan des Fianna)
2ème prix ex-aequo: Soazig Paulet (Feu Ste Brigitte), Alan er Vuhe (Fian.)

Le mot "Anciens" pour nous ne désigne pas les retraités du Scoutisme, mais les vétérans de notre mouvement. Bleimor est une communauté de vivants. Dans une fraternité d'action comme la notre, ceux qui ont oublié leurs engagements doivent être dénombrés parmi les morts. Combien en avons-nous connu de ces Routiers ou de ces G.A. qui décidaient de revenir s'installer en Bretagne pour y faire du bon travail ! Nous leur donnions à tous rendez-vous dans dix ans. Qu'est-il resté de leur enthousiasme après la première année de mariage ? C'étaient des jeunes qui jouaient loyalement le jeu et qui bagarraient comme il convient pour résister aux diverses tentations que leur offrait la vie. Ils ont vu la fin de leurs difficultés dans le mariage et, de ce fait, ils s'y sont précipités. Le mariage, pour eux, c'était l'arrivée au port. Ce n'était pas le ciel mais presque. A partir du moment où ils ont été mariés, ils n'ont plus fait partie de l'Eglise militante. Ils sont passés dans l'Eglise triomphante. Nous avons vu des chefs abandonner le commandement de leurs garçons le jour même de leur noce comme si c'était une conséquence naturelle du sacrement de mariage. Ils n'imaginaient pas ce qu'un homme marié peut apporter à l'exercice de ses fonctions de chef, ni ce qu'un foyer peut procurer de confiance et de stabilité à la base d'un groupe ou d'une communauté. Que Baden Powell ait fondé la première troupe scout alors qu'il avait 60 ans, cela leur paraissait bon pour l'Angleterre, pays où, comme chacun sait, les chefs ont souvent plus de 40 ans. Et pourtant, dans un pays où les maîtres d'école ne parlent jamais ni de la civilisation des Celtes, ni de l'Histoire de Bretagne, ni des Mabinogion, ni du Barzhaz, ni de Gurvan, il est bien évident qu'un chef ne peut parvenir à la pleine possession de sa langue et de sa formation culturelle avant d'avoir largement dépassé l'âge où le mariage devient légalement possible. Il est donc indispensable d'arrêter une débandade qui n'a déjà coûté que trop cher au Pays. Si le mariage est une chose magnifique, ce n'est pas du tout un port. C'est une étape sur la Route, et le vent y souffle parfois violemment. Cette étape du mariage est spécialement pénible pour ceux qui, en y arrivant, ont décidé de se reposer et de prendre la vie du bon côté. La vie à deux basée sur un égoïsme à deux, cela mène aux pires catastrophes, cela donne très souvent des foyers désunis et plus ou moins ratés. N'oublions jamais ceci : c'est en nous apprenant le don de nous-même que le Scoutisme nous a équipés pour créer des foyers heureux. Conser-vons précieusement les disciplines et les moeurs de la Route virile, l'esprit de la loi, le sens du sacrifice librement consenti. Maintenons notre aptitude au service gratuit et volontaire en assumant des engagements effectifs en dehors du foyer : c'est là le roc où nous briserons la tentation de l'égoïsme. Dans un Foyer Bleimor chacun doit offrir une partie de ses loisirs pour l'accomplissement des tâches civiques, sociales, culturelles ou éducatives que réclame le service du Pays, de la Foi ou du Mouvement scout. Un tel foyer part dans la vie avec une garantie de bonheur qui n'a pas de prix. Le sacrifice est dur, surtout pour la femme qui a une grande responsabilité dans cette affaire. Il dépend d'elle que son mari soit éteint et mis sous le boisseau ou au contraire qu'il réalise sa vocation d'homme et de chef. Depuis quelques temps, grâce au lancement de l'équipe du Framm, la fraternité des Anciens de Bleimor est en train de renaître. Nous avons vu resurgir certains visages de nos camarades des premiers camps. Ils ont ramené dans nos rangs cette amitié si rare et si précieuse de ceux que Dieu a marqués pour restaurer un ordre oublié, par les mêmes sacrifices et dans la même joie. Que d'autres se joignent à cette chaîne. Il n'est pas trop tard.

H O N T I E G E Z H Aet eo da Anaon tad hor rener, Per Geraod, marc'heg
al lejon a enor, d'an 28 a viz c'houverer 1959.
Gloazet en e vrec'h dehoù epad ar brezel bed kentañ, ez adstagas evelkent

d'e vicher mouler en Oriant. Aet da skuizhañ groñs a-benn un nebeut bloavezhioù e voe anvet d'ur garg enseller en ur c'hevredad-kreataat. Em reiñ a reas atav d'e zoug d'al livadurezh hag ivez, en e amzer vak, d'ur garantez evit al labour-douar a zeue dezañ marteze eus ur rummad a goueriaded o doa kaset an alar war vevenn ar wern vrierat. Skoet e voe gant un hir a gleñved a vroudas e nerzh-kalon a soudard hag a gristen. Adalek gward ar beure betek an noz, e fiziañs en deus lakaet en Aotrou. Pedomp evitañ.

GWASK BREIZH Le dernier envoi de "AR BEDENN EVIT AR VRO" contient, comme Ar bedenn les précédents, cette substance de valeur que le lecteur a évité ar Vro. tend et qu'il a coutume d'y trouver. Prière pour le Pays certes, mais aussi lettres de maodez Glanndour à tous ses frères. Ses études constituent ce que nous avons, aujourd'hui, de plus profondément pensé en langue bretonne. Dans ce siècle où règnent la dépersonnalisation et la déshumanisation, les lettres de M.G. sont, pour les militants de Breizh, une source de spiritualité vivante. Cette fois, un texte intitulé: "A ceux qui ne veulent pas comprendre" analyse l'effort à faire pour l'adaptation et le relèvement des langues. Réfutant des critiques faites à la légère, il dénonce les dangers qui se dissimulent sous les prétextes de l'"Ober Poblek". Un second article débusque les actions qui, pour être plus aisément admises, se propagent sous une couverture religieuse, alors que leur but est à l'opposé. "AR BEDENN EVIT AR VRO" donne enfin des informations religieuses concernant les Pays celtiques et l'ensemble de la Chrétienté. Ecrire: Dim. St Gal de Pons, LOUANNEC C.C.P. 519-40 Roazon. L.B.

BRAVO NANTES ! A l'heure où l'on cherche à disjoindre le Pays de Nantes du reste de la Bretagne, les patriotes nantais ont édité en grande série le pavillon qu'ils font flotter sur la Loire: croix noire cantonnée d'hermines. C'est le drapeau breton tel qu'il a été pieusement conservé par la ville de Nantes. A l'exemple du Général de Gaulle, qui répondit à l'annexion de l'Alsace-Lorraine par Hitler en adoptant la Croix de Lorraine comme emblème national, faisons flotter partout le vieux drapeau que la fidélité nantaise a sauvé de l'oubli. Pavillons pour mâts de camp sur commande. Fanions pour vélos, binious ou sacs à dos: 150 frs franco. Pour renseignements et toutes commandes, écrire à l'Administration STURIER

LES LOUPS DE COATMENEZ Militants ! Ne laissez pas inemployés vos instruments de propagande. Préparez-vous pour la diffusion massive des LOUPS DE COATMENEZ dès le début de la belle saison. Demandez des conditions spéciales et adressez commandes à J.M. Bouessel-Dubourg, 38 avenue Em. Zola, Paris 15° C.C.P. 14-350-33.

BENNOZH DOUE ! Nous tenons à remercier "Science et Avenir" qui nous autorise à publier des extraits de son reportage sur les monnaies celtiques et à féliciter les Fianna de Bleimor qui ont dessiné les pièces gauloises de cet article. Soulignons ici que la majorité des illustrations de ce numéro est due à des jeunes de moins de 20 ans. Un petit bravo enfin pour les Guides, Eclaireurs, Fianna, Louveteaux et Jeannettes ayant accepté d'assurer par équipes les opérations de façonnage de notre revue. STURIER BLEIMOR est une oeuvre communautaire que chaque membre travaille à concevoir, à composer, à diffuser. Nos camarades ne parlent pas du Bien Commun avec de grandes majuscules. Ils commencent à le réaliser dans de très humbles domaines en se soumettant à une règle. C'est mieux.

=====
 STURIER Dirigeant: Per G. Keraod, 6 villa d'Estienne d'Orves, Clamart, Seine
 BLEIMOR Présentation et Mise en page: Lizig Keraod
 Principaux collaborateurs: R.P. Chardonnet, Abbé Troal, Gwennolé
 le Menn, Yann V. Kervorc'h, Brendan, Garmenig Ihuelloù.
 Administrateur: Monique LE GLAZ, 26 rue Boulard, P A R I S (X I V °)
 C.C.P. Paris 14.373-73
 Abonnements: 500 frs (4 Nos) LE NUMERO : 125 francs
 Trimiziek MEURZH 1959
 =====

